

LE MÉNESTREL

Le Numéro : 0 fr. 30

MUSIQUE ET THÉÂTRES

HENRI HEUGEL, Directeur

Le Numéro : 0 fr. 30

Adresser FRANCO à M. HENRI HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 bis, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, Musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus

SOMMAIRE-TEXTE

I. Histoire du Théâtre-Lyrique de 1851 à 1870 (7^e article), ALBERT SOUBIES. — II. Bulletin théâtral : Première représentation d'*Excellente affaire*, aux Folies-Dramatiques, P.-E. C. — III. Le Tour de France en musique : Temps modernes, EDMOND NEUKOMM. — IV. Études sur l'orgue : La virtuosité (1^{er} article), EUG. DE BRICQUEVILLE. — V. Revue des grands concerts. — VI. Nouvelles diverses, concerts et nécrologie.

MUSIQUE DE PIANO

Nos abonnés à la musique de PIANO recevront, avec le numéro de ce jour :

LES FANTOCHES

de PAUL WACHS. — Suivra immédiatement : *Bonjour*, d'ANTONIN MARMONTEL.

MUSIQUE DE CHANT

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de CHANT : *Neel*, nouvelle mélodie de A. PÉRILHOU, poésie de LÉONTE DE LISLE. — Suivra immédiatement : *Le Nid*, nouvelle mélodie de J. MASSENET, poésie de PAUL DEMOUTH.

HISTOIRE

DU

THÉÂTRE-LYRIQUE

(1851-1870)

(Suite)

CHAPITRE CINQUIÈME

LA SECONDE DIRECTION CARVALHO

Nous n'avons pas à décrire le Théâtre-Lyrique de la place du Châtelet, peu élégant à l'extérieur, mais, intérieurement, spacieux, bien distribué, de proportions heureuses. En dépit de l'incendie partiel de 1871, on a pu, de notre temps, le voir à peu près tel qu'il fut à l'origine, moins luxueux toutefois, et différent par un point : l'absence du plafond lumineux substitué au lustre traditionnel, et analogue à celui qui existe encore au théâtre d'en face. Seulement, uniformément jaune au Châtelet, il était diversément coloré au Lyrique. Lors de l'ouverture, la question de ce mode d'éclairage fut controversée chaudement; le mot est de circonstance, puisque, à cette époque où l'emploi de l'électricité était encore exceptionnel, il s'agissait d'un appareil à gaz. Les spectateurs des hautes places, en tout cas, ne se plainquirent point de cette innovation; ils voyaient beaucoup mieux. D'une manière absolue, surtout en considération de la mode qui nous vient de Bayreuth de laisser la

salle dans la demi-obscurité pendant qu'on joue, ce système, à notre avis, est véritablement préférable.

La soirée d'inauguration eut lieu le jeudi 30 octobre, avec un spectacle assez court dont le programme comprenait un *Hymne à la musique* inédit de Gounod, et où, par une sorte de coquetterie directoriale, M. Carvalho avait voulu grouper sous les yeux du public la troupe tout entière du théâtre. En particulier, l'élément féminin était brillamment représenté : au premier rang avait pris place M^{me} Carvalho, à qui, pour saluer sa rentrée, on fit, après l'air de « l'Abeille », une ovation enthousiaste. Auprès d'elle on applaudit M^{mes} Viardot et Cabel, M^{me} Faure-Lefebvre, la piquante et spirituelle soubrette si longtemps appréciée à l'Opéra-Comique et qui bientôt allait se distinguer dans une reprise de *l'Épreuve villageoise*, M^{mes} Girard, Moreau, Faivre, etc. Quelques-unes, M^{me} Viardot en tête, n'allaient point tarder à disparaître; mais M. Carvalho, l'on en pouvait avoir la certitude, était homme à les remplacer de façon satisfaisante. Parmi les chanteurs nous citerons Battaille, appelé, lui aussi, à se retirer prochainement, après sa création de *l'Ondine*, de Semet, le premier ouvrage monté par la direction nouvelle, œuvre toute d'actualité comme on le fit plaisamment remarquer, puisque le choix de ce sujet aquatique coïncidait avec l'émigration du théâtre sur les rives de la Seine. Nous nommerons encore Sainte-Foy, qui devait également se retirer bientôt et rentrer au bercail, c'est-à-dire à l'Opéra-Comique, après une reprise du *Médecin*; Balanqué, Reynal (le créateur de Valentin), Monjaube, Morini, Petit, si souvent chargé, par la suite, du rôle de Méphistophélès. N'oublions par les excellents titulaires des petits emplois, déjà engagés ou sur le point de l'être : M^{me} Albrecht, le gentil Antonio de *Richard*, M^{mes} Dubois, Vilhème, Duclos (la « dame Marthe Schwerlein » de *Faust*), puis Legrand, Bonnet, Wartel, Gabriel (le légendaire petit père Bonheur de *la Fanchonnette*), Girardot, Leroy, Gerpré, qui, au Cirque Olympique, avait été un amusant prince de féerie.

La fin de l'année 1862 fut remplie par le répertoire et par la remise à la scène de deux ouvrages, *Robin des Bois* et surtout *Faust*, qui, maintenant objet de l'engouement, allait devenir l'une des sources les plus constantes de prospérité du Théâtre-Lyrique. Cette reprise eut lieu le 18 décembre. Peu d'ouvrages, nul ne l'ignore, ont eu, autant que *Faust*, à subir, au cours de leur carrière, des modifications de détail : substitution ou interversion de tableaux, pages tantôt ajoutées et tantôt supprimées. Cette fois l'on regretta la disparition d'un curieux effet scénique qui, à l'origine, avait beaucoup porté sur le public. La « scène de l'église », alors, ne se passait pas dans l'église, par suite d'une disposition peut-être plus acceptable; on s'explique peu la présence du diable au saint lieu, surtout après qu'au deuxième acte, quand on lui présente

En Allemagne, l'école soutenait sa haute réputation. En France, le talent des organistes, bridé par le mauvais goût du clergé, allait encore en s'affaissant. Dans la première moitié du XIX^e siècle, qui avions-nous, hélas ! à opposer à Riem, à Henry Rink, à Berner, à Thiele, à Frederick Schneider, à Rottmayer, à Hermann Schellenberg, à Haupt, à tant d'autres dont les noms ne se trouvent pas en ce moment sous ma plume, mais dont les œuvres, encore en honneur, témoignent d'une science de l'orgue tout à fait remarquable ? Personne. Je me trompe. Il y avait, à Paris, à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, un organis'e capable de soutenir le parallèle avec les plus illustres virtuoses allemands, un artiste, dont le nom ne doit être prononcé qu'avec respect : Jean-François Boëly. Il exécutait avec un rare talent, il composait des *Suites* dignes de prendre rang à côté de celles des maîtres. Aussi M. le curé de Saint-Germain s'empressa-t-il de le mettre à la porte : Boëly n'était pas « amusant ».

Quand l'illustre Hesse, de Breslau, vint à Paris en 1844, pour l'inauguration de l'orgue de Saint-Eustache, il fit entendre les plus belles fugues de Bach. Le respect dû à l'Eglise seul empêcha l'auditoire d'exprimer tout haut son mécontentement. Trente-cinq ans plus tard pareille mésaventure arriva, sur le même orgue, à César Franck, dont le délicieux *cantabile* parut trop « sérieux » aux critiques chargés de rendre compte de la solennité musicale à laquelle l'éminent organiste prêtait son concours.

Pour beaucoup de raisons, nous ne nous permettrons pas de pousser l'histoire de l'orgue en France jusqu'à la période contemporaine.

Il reste à dire, pour terminer ces Études, ce qu'il faut entendre par la « virtuosité » sur l'orgue.

(A suivre.)

EUG. DE BRICQUEVILLE.

REVUE DES GRANDS CONCERTS

En raison de la mort de M. le président de la République, le concert qui devait avoir lieu dimanche dernier 19 février, à la Société des concerts du Conservatoire national de musique, a été reporté au dimanche 9 avril.

— Concert du Châtelet. — M. Colonne nous a fait entendre pour la seconde fois le poème symphonique de M. Pierné intitulé *l'An mil*. Nous avons déjà entendu cette œuvre il y a un an, le 27 février 1898. Le poème est divisé, on le sait, en trois parties : *Miserere, Fête de l'âne et des fous, Te Deum*. L'œuvre est intéressante et a été favorablement accueillie. M. Arthur de Greef, qui déjà avait interprété avec succès certaines œuvres de piano, entre autres le concerto de Grieg, et s'était fait applaudir dans nos grands concerts, a dit cette fois le cinquième concerto de Saint-Saëns, dédié au pianiste Diémer. M. de Greef a un talent incontestable. Mais sa sonorité laisse à désirer, et il ne nous a pas paru dire avec toute la poésie qu'il comporte l'andante de ce concerto, qui est un véritable rêve d'Orient et dont les rythmes étranges produisent une impression si intense. La première partie du concert se terminait par une *Pastorale-Fantaisie* de M. Georges Enesco, jeune Valaque, élève du Conservatoire de Paris, qui nous avait déjà donné, aux Concerts Colonne, un poème roumain. La nouvelle composition est loin d'être sans valeur ; elle pêche par un peu de monotonie. La seconde partie était tout entière occupée par l'œuvre monumentale de Beethoven, la Symphonie avec chœurs. L'exécution a été fort belle et les chœurs se sont tirés, du mieux qu'ils ont pu, des difficultés inextricables de cette partition grandiose, si mal écrite pour les voix.

H. BARBEDETTE.

— Concerts Lamoureux. — D'abord une jolie interprétation de la symphonie de Mozart n° 36, en *ut* majeur. Elle est fine et délicate, paraît même un peu mince et grêle, malgré le charme de l'orchestration. Pas de flûtes, pas de clarinettes ! On a regretté l'absence de ces instruments d'une exquise sonorité. Avec moins de réserve fort heureusement, M. Paul Dukas, qui fut candidat pour le prix de Rome en 1888 et dont nous avons entendu en 1893 une ouverture de *Polyeucte*, a utilisé toutes les ressources de l'orchestre moderne dans une œuvre amusante et curieuse écrite sous forme de scherzo à programme. Il s'agit de la mise en action musicale d'une ballade de Goethe. Personnages : un apprenti sorcier, puis, si vous le permettez, un balai traînant un seau à puiser de l'eau. Le balai et le seau vont à la rivière, reviennent, retournent, rapides comme l'éclair, et le magicien qui les a déchainés se voit menacé d'un nouveau déluge, car il a oublié le mot cabalistique, le seul mot qui pourrait mettre fin à l'inondation. Son embarras et sa détresse sont exprimés par les violons avec une ingéniosité d'un haut comique. D'ailleurs, à chaque page de l'ouvrage l'ironie musicale est traitée avec un sérieux qui a mis fort en péril celui de l'auditoire. Les instruments sont employés de manière à mettre en évidence les propriétés burlesques de leurs timbres, afin de prêter à l'œuvre une jovialité un peu grosse, non sans un grain de philosophie. Les bassons, les trompettes, les contrebasses remplissent leur tâche avec une gravité si plaisante, font leurs entrées malencontreuses avec une désinvolture si pleine d'inconscience que la gaieté, la joie et le rire deviennent

promptement contagieux. Chacun ressasse une idée mélodique d'une vulgarité voulue et préméditée. Le plan est simple et d'une parfaite clarté. Nous sommes donc en présence d'une composition rationnelle et bien équilibrée, d'une sorte de *chef-d'œuvre* d'un *maître-ouvrier*. On a justement acclamé l'auteur et M. Chevillard, qui avait magistralement dirigé l'orchestre et qui ne s'est pas montré inférieur en conduisant le *Venusberg* de Wagner. M. Sarasate a obtenu un très grand succès avec le concerto en *sol* mineur de Max Bruch et le Concert-stück de Saint-Saëns. Quant à cette fantaisie de virtuosité orchestrale qu'a écrite M. Weingartner sur *l'Invitation à la valse*, elle est incontestablement brillante, d'un beau coloris et d'une polyphonie chatoyante, mais ceux qui voudront s'en tenir à l'idée de Weber trouveront l'orchestration de Berlioz préférable sous tous les rapports, ainsi qu'on l'a dit excellemment à cette place même, dans le *Ménestrel* de dimanche dernier. *L'Invitation à la valse* est un simple rondo pour piano. Liszt, Bülow, Tausig, Kroll, Le Couppey et Marmontel en ont donné des éditions instructives ; mais si la nouvelle version peut ajouter à la célébrité de l'œuvre, ce qui paraît invraisemblable, je n'oserais considérer comme un mal qu'elle ait été écrite.

AMÉDÉE BOUTARÉL.

— Le Concert Colonne, au Nouveau-Théâtre, que les circonstances avaient obligé de remettre du jeudi au vendredi, était dirigé par M. Félix Mottl, et le plaisir que nous avons de voir à l'œuvre l'excellent chef d'orchestre était doublé de la jouissance artistique que nous a procurée sa femme, dont le talent bien connu de cantatrice ne s'est jamais produit d'une façon plus heureuse. La séance s'ouvrait par un concerto de Jean-Sébastien Bach pour deux flûtes et violon, orchestré par M. Mottl, et qui a valu un succès très mérité à MM. Cantié, Balleron et Jacques Thibaud, dont l'exécution est au-dessus de tout éloge. Puis M^{me} Mottl est venue chanter à la file toute une série de *lieder*, qui ont été pour elle l'occasion d'une interminable ovation : *Violette*, de Mozart, *Marmotte*, de Beethoven, *Rose sauvage* et *la Truite*, de Schubert. Accompagnée magistralement au piano par son mari, elle a apporté dans la diction de ces petites pièces, qui sont de véritables joyaux, un sentiment, une grâce, un charme, et surtout un style vraiment incomparables. C'était un enchantement pour les oreilles délicates qu'une telle interprétation, si simple, si naturelle, si élégante à la fois et si exquise. Aussi le public, absolument charmé et visiblement ému, a remercié la cantatrice par tant de rappels et de si vigoureux applaudissements qu'à son tour elle est venue le remercier avec une cinquième chanson qui n'était point sur le programme et qui lui a valu une nouvelle fête. Dans la seconde partie, MM. Mottl et Raoul Pugno sont venus nous faire entendre un des poèmes de Liszt pour deux pianos, *Festklänge*. Hélas ! quelle étonnante merveille d'exécution de la part de deux virtuoses, pour une œuvre qu'on peut qualifier d'insupportable et dont la vulgarité semble être le caractère dominant ! Quelque admiration que j'aie pour le génie de Liszt, quelque respect et quelque sympathie que j'éprouve pour ce grand et noble cœur, si plein de bonté et de charité, je ne saurais taire la fâcheuse impression que produit une semblable musique. M^{me} Mottl a chanté ensuite, avec son grand style, la prière de *Geneviève*, de Schumann, qui lui a attiré de nouveaux applaudissements, et le concert s'est terminé par une exécution merveilleuse de la *Siegfried-Idyll* de Wagner, merveilleusement dirigée par M. Mottl.

A. P.

— Programmes des concerts d'aujourd'hui dimanche :

Conservatoire : Symphonie en *ut* (Schumann). — *Gallia*, lamentation (Gounod), chantée par M^{lle} Grandjean. — Fragments de la Suite en *si* mineur (Bach). — *Ave Maria* (Th. Dubois), chœur avec solo par M^{lle} Grandjean. — Thème varié, scherzo et finale du *Sep-tuor* (Beethoven).

Châtelet, concert Colonne, sous la direction de M. Félix Mottl : *Freyshütz* (Weber), ouverture et air d'Agathe, chanté par M^{me} Mottl. — Symphonie en *ut* mineur n° 5 (Beethoven). — Deux *lieder* (Wagner), orchestrés par M. Mottl, chantés par M^{me} Mottl. — *Trauermusik* (Wagner). — Prière d'Elisabeth de *Tannhäuser* (Wagner), par M^{me} Mottl. — Ouverture de *Benvenuto Cellini* (Berlioz).

Cirque des Champs-Élysées, concert Lamoureux : Ouverture d'*Alceste* (Gluck). — Symphonie en *ré* mineur, n° 4 (Schumann) : Introduction, Allegro, Romance, Scherzo et Finale. Cette symphonie se joue sans interruption. — Concerto en *mi* bémol, n° 5, pour piano (Beethoven) : Allegro, Adagio un poco mosso, Rondo Allegro, par M. Eugène d'Albert. — *L'apprenti sorcier*, scherzo, d'après une ballade de Goethe (Paul Dukas), deuxième audition. — a. Nocturne, op. 9, n° 3 (Chopin) et b. Rapsodie hongroise (C. Tausig), par M. Eugène Albert. — Ouverture du *Tannhäuser* (Wagner).

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

De notre correspondant de Belgique (23 février). — La Monnaie nous a donné hier une excellente reprise du *Roi l'a dit*. Il y avait onze ans que l'œuvre charmante de Léo Delibes n'avait plus été jouée à Bruxelles ; c'était la première fois, quand elle y fut jouée alors, le 9 avril 1888, qu'elle y apparaissait. On comprendrait difficilement qu'elle eût attendu si longtemps pour être présentée aux Bruxellois si l'on ne se rappelait que le succès n'en fut pas très grand à Paris en 1873, grâce aux événements politiques ; cela avait mis la Monnaie en défiance. Mais celle-ci s'en repentait bien ; l'apparition du *Roi l'a dit* fut ici triomphale, et consola le compositeur de l'indifférence de ses concitoyens. Par malheur, quand cette belle « première » fut donnée, la saison touchait à sa fin, et l'année suivante, la plupart des interprètes ayant quitté la Monnaie, on ne reprit point l'ouvrage. Les difficultés et les complications de l'interprétation en reculèrent toujours la reprise, pourtant très désirée. On s'est décidé enfin cette année, et je dois dire